

LES FOURBERIES DE SCAPIN I, 1- Octave, Silvestre.

Octave. Ah ! fâcheuses nouvelles pour un cœur amoureux ! Dures extrémités où je me vois réduit ! Tu viens, Silvestre, d'apprendre au port, que mon père revient ?

Silvestre. Oui.

Octave. Qu'il arrive ce matin même ?

Silvestre. Ce matin même.

Octave. Et qu'il arrive ce matin même dans la résolution de me marier ?

Silvestre. Oui.

Octave. Et qu'il arrive ce matin même dans la résolution de me marier ... Avec une fille du seigneur Gêronte ?

Silvestre. Du seigneur Gêronte.

Octave. Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela ?

Silvestre. Oui.

Octave. Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle ?

Silvestre. De votre oncle.

Octave. À qui mon père les a demandées par une lettre ?

Silvestre. Par une lettre.

Octave. Et cet oncle, dis-tu, sait toutes nos affaires.

Silvestre. Toutes nos affaires.

Octave. Ah ! parle, si tu veux, et ne te fais point, de la sorte, arracher les mots de la bouche.

Silvestre. Qu'ai-je à parler davantage ? Vous n'oubliez aucune circonstance, et vous dites les choses tout justement comme elles sont.

Octave. Conseille-moi, du moins, sur ce que je dois faire.

Silvestre. Ma foi ! je m'y trouve autant embarrassé que vous, et j'aurais bon besoin que l'on me conseillât moi-même.

Octave. Je suis assassiné par ce maudit retour.

Silvestre. Je ne le suis pas moins.

Octave. Lorsque mon père apprendra les choses, je vais voir fondre sur moi un orage soudain d'impétueuses réprimandes.

Silvestre. Les réprimandes ne sont rien ; et plutôt au Ciel que j'en fusse quitte à ce prix ! Mais j'ai bien la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies, et je vois se former de loin un nuage de coups de bâton qui crèvera sur mes épaules.

Octave. Ô Ciel ! par où sortir de l'embarras où je me trouve ?

Silvestre. C'est à quoi vous deviez songer, avant que de vous y jeter.

Octave. Ah ! tu me fais mourir par tes leçons hors de saison.

Silvestre. Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.

Octave. Que dois-je faire ? Quelle résolution prendre ? À quel remède recourir ?

LES FOURBERIES DE SCAPIN - I, 2 - Octave, Scapin.

Scapin. Qu'est-ce, Seigneur Octave, qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ? Quel désordre est-ce là ? Je vous vois tout troublé.

Octave. Ah ! mon pauvre Scapin, je suis perdu, je suis désespéré, je suis le plus infortuné de tous les hommes.

Scapin. Comment ?

Octave. N'as-tu rien appris de ce qui me regarde ?

Scapin. Non ; mais il ne tiendra qu'à vous que je le sache bientôt ; et je suis homme consolatif, homme à m'intéresser aux affaires des jeunes gens.

Octave. Ah ! Scapin, si tu pouvais trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je suis, je croirais t'être redevable de plus que de la vie.

Scapin. À vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux mêler. J'ai sans doute reçu du Ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentilles d'esprit, de ces galanteries ingénieuses à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies ; et je puis dire, sans vanité, qu'on n'a guère vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts et d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier ; mais, ma foi ! le mérite est trop maltraité aujourd'hui, et j'ai renoncé à toutes choses depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

Octave. Comment ? Quelle affaire, Scapin ?

Scapin. Une aventure où je me brouillai avec la justice.

Octave. La justice !

Scapin. Oui, nous eûmes un petit démêlé ensemble.

Octave. Toi et la justice ?

Scapin. Oui. Elle en usa fort mal avec moi, et je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du siècle que je résolus de ne plus rien faire. Baste ! Ne laissez pas de me conter votre aventure.

Octave. Tu sais, Scapin, qu'il y a deux mois que le seigneur Gêronte et mon père s'embarquèrent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlés.

Scapin. Je sais cela.

Octave. Et que Léandre et moi nous fûmes laissés par nos pères, moi sous la conduite de Silvestre, et Léandre sous ta direction.

Scapin. Oui : je me suis fort bien acquitté de ma charge.

Octave. Quelque temps après, je fis rencontre d'une jeune personne dont je devins amoureux.

Scapin. Je sens venir les choses.

Octave. Mon cœur avait pris feu : me voilà marié avec elle depuis trois jours.

Scapin. J'entends.

Silvestre. Maintenant mets avec cela le retour imprévu du père, qu'on n'attendait que dans deux mois.

Scapin. Est-ce là tout ? C'est bien là de quoi se tant alarmer. Je voudrais bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à duper ; je les aurais joués tous deux par-dessous la jambe ; et je n'étais pas plus grand que cela, que je me signalais déjà par cent tours d'adresse jolis. Préparez-vous à soutenir avec fermeté l'abord de votre père.

Octave. Je t'avoue que cet abord me fait trembler par avance, et j'ai une timidité naturelle que je ne saurais vaincre.

Scapin. Il faut paraître ferme au premier choc, de peur qu'il ne s'appuie sur votre faiblesse pour vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous donner une contenance. Un peu de hardiesse, et songez à répondre résolument sur tout ce qu'il pourra vous dire.

Octave. Je ferai du mieux que je pourrai.

Scapin. Essayons un peu pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle, et voyons si vous ferez bien. Allons. La mine résolue, la tête haute, le regard assuré. Assis. Debout. Papatte. C'est bon. On y va.

Octave. M'y voilà ?

Scapin. Bon ! Imaginez que votre père arrive ... Vous imaginez que moi, Scapin, je joue le rôle de votre père. Bon, on y va. La mine résolue. La tête haute. Le regard assuré. Assis. Debout. Papatte. C'est bon. On y va. Bon. Silence. Moteur. Action. « Comment ! pendard, vaurien, infâme, tu t'es marié sans le consentement de ton père ? et tu oses maintenant reparaître devant mes yeux, après le tour que tu m'as joué ? »

Octave. Mon père, puisque vous voulez que je vous dise la chose.

Scapin. « Non, non, je te renonce pour mon fils. C'est un coquin qui veut me faire mourir. »

Octave. Mon père, je veux bien.

Scapin. « Je ne veux plus jamais entendre parler de toi. Non, je suis contre lui dans une colère épouvantable. »

Octave. Mais, mon père.

Scapin. « Je n'ai plus aucune tendresse pour toi. C'est un fripon. »

Octave. Mais.

Scapin. « Tu as l'insolence, ingrat, de t'engager sans le consentement de ton père. De contracter un mariage clandestin ? Réponds ! Réponds un peu ! Voyons un peu tes belles raisons ! » Oh ! que diable ! vous êtes tout mou !

Octave. C'est que je m'imagine que c'est mon père que j'entends.

Scapin. Eh ! oui ! C'est pour cette raison qu'il ne faut pas être comme un idiot.

Octave. Je m'en vais prendre plus de résolution, et je répondrai fermement.

Scapin. Assurément ?

Octave. Assurément.

Scapin. Voilà votre père qui vient.

Octave. Ô Ciel ! je suis perdu.

Scapin. Holà ! Octave, demeurez. Octave ! Le voilà enfui. Quelle pauvre espèce d'homme ! Ne laissons pas d'attendre le vieillard.

LES FOURBERIES DE SCAPIN I, 4 - Argante, Scapin.

Argante. N'a-t-on jamais entendu parler d'une action pareille à celle-là ?

Scapin. Il a déjà appris l'affaire, et elle lui tient si fort en tête que tout seul il en parle haut.

Argante. Voilà une témérité bien grande !

Scapin. Écoutons-le un peu.

Argante. Je voudrais bien savoir ce qu'ils me pourront dire sur ce beau mariage.

Scapin. Nous y avons songé.

Argante. Tâcheront-ils de me nier la chose ?

Scapin. Non, nous n'y pensons pas.

Argante. Ou s'ils entreprendront de l'excuser ?

Scapin. Celui-là se pourra faire.

Argante. Prétendront-ils m'amuser par des contes en l'air ?

Scapin. Peut-être.

Argante. Tous leurs discours seront inutiles.

Scapin. Nous allons voir.

Argante. Ils ne m'en donneront point à garder.

Scapin. Ne jurons de rien.

Argante. Je saurai mettre mon pendard de fils en lieu de sûreté.

Scapin. Nous y pourrions. . Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.

LES FOURBERIES DE SCAPIN (II, 5) - Argante, Scapin.

Argante. Bonjour, Scapin.

Scapin. Vous pensez à l'affaire de votre fils ?

Argante. Je t'avoue que cela me donne un terrible chagrin.

Scapin. La vie n'est pas un long fleuve tranquille. Il est bon de s'y tenir sans cesse préparé. Terenzio de Napoli, un auteur latin à écrit une chanson dont je m'inspire beaucoup.

Argante. Quoi ?

Scapin. Il est question d'un père qui est souvent parti

Il pense aux accidents qui ont pu arriver

C'est sa maison qui brûle et son argent volé

Sa femme qui est morte et ses enfants mariés

Quand il est de retour pour compter ses malheurs

C'qui n'est pas arrivé, il en fait son bonheur..

Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie, et je ne suis jamais revenu au logis que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux coups de fouet, et ce qui ne m'est pas arrivé, j'en ai rendu grâce à mon bon destin.

Argante. Voilà qui est bien ; mais ce mariage imbécile, qui trouble celui que nous voulons faire, est une chose que je ne puis souffrir, et je viens de consulter des avocats pour le faire casser.

Scapin. Ma foi, Monsieur, si vous m'en croyez, vous tâcherez de régler l'affaire par quelque autre voie. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, et vous allez vous enfoncer dans des sacrées épines.

Argante. Je vois bien que tu as raison. Mais quelle autre voie prendre ?

Scapin. Je pense que j'en aie trouvé une. La compassion que m'a donnée tantôt votre chagrin m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude : car je ne saurais voir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfants que cela ne m'émeuve, et j'ai toujours eu pour vous une sympathie particulière.

Argante. Je t'en remercie.

Scapin. J'ai donc été trouver le frère de cette fille qui a été épousée. C'est assassin professionnel, de ces gens qui ne parlent que de tuer. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai fait voir quelle facilité offrait le motif de la violence pour le faire annuler, vos privilèges de père, et l'appui que vous donneraient auprès de la justice et votre droit, et votre argent, et vos amis. Enfin, je l'ai tant tourné de tous les côtés qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'arranger l'affaire pour quelque somme, et il consentira à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.

Argante. Combien demande-t-il ?

Scapin. Tout ce qui lui est fantaisie, cela est par-dessus les maisons.

Argante. Mais encore ?

Scapin. S'il me pouvait donner, dit-il, cinq cents pistoles.

Argante. Cinq cents coups de bâton plutôt. N'a-t-il point de honte ?

Scapin. C'est ce que je lui ai dit aussi. J'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, et je lui ai bien fait comprendre que

vous n'étiez pas idiot pour vous demander des cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence. « Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, où je dois partir pour l'armée. Je suis en train de m'équiper, et j'ai un besoin d'argent qui me fait consentir malgré moi à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval pour aller à la guerre et je ne peux pas en avoir un convenable à moins de soixante pistoles. »

Argante. Hé bien ! pour soixante pistoles je les donne.

Scapin. « Il faudra équiper le cheval, et cela ira bien à vingt pistoles encore. »

Argante. Vingt pistoles et soixante, ça fait quatre-vingts ?

Scapin. Juste.

Argante. C'est beaucoup ; mais va pour quatre-vingts.

Scapin. « Il me faut aussi un cheval pour monter mon valet, qui coûtera bien trente pistoles. »

Argante. Comment, diantre ! Qu'il se promène à pied, il n'aura rien du tout !

Scapin. Monsieur !

Argante. Non : c'est un impertinent.

Scapin. Voulez-vous que son valet aille à pied ?

Argante. Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi !

Scapin. Mon Dieu, Monsieur, ne vous arrêtez pas à si peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie, et donnez tout pour vous sauver des mains de la justice.

Argante. Hé bien ! soit, je me résous à donner encore ces trente pistoles.

Scapin. « Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter... »

Argante. Non pas de mulet !

Scapin. De grâce, Monsieur...

Argante. Non, je n'en ferai rien.

Scapin. Monsieur, un petit muletino.

Argante. Je ne lui donnerais seulement pas un âne.

Scapin. Un muletino ...

Argante. Oh ! qu'il aille au diable avec son muleto ! C'en est trop, et nous irons devant les juges.

Scapin. Considérez...

Argante. Non, j'aime mieux plaider.

Scapin. Eh ! Monsieur, de quoi parlez-vous là, et à quoi vous résolvez-vous ? Regardez les complications de la justice. Voyez combien d'appels et de degrés de juridictions, combien de procédures embarrassantes, combien de rapaces par les griffes desquels il vous faudra passer : huissiers, procureurs, avocats, greffiers, substituts, rapporteurs, juges et leurs clerks, Conseiller fiscal et financier. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de commettre une injustice. Eh ! Monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là ! C'est être damné dans ce monde, que d'avoir à plaider, et la seule pensée d'un procès serait capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

Argante. A combien est-ce qu'il fait monter le muletino ?

Scapin. Alors, pour le muletino, pour son cheval et celui de son homme, pour l'équipement du cheval, et pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles.

Argante. Deux cents pistoles ?

Scapin. Oui.

Argante. Allons, allons, nous plaiderons.

Scapin. Faites réflexion...

Argante. Je plaiderai...

Scapin. Ne vous allez point jeter...

Argante. Je veux plaider.

Scapin. Mais, pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour la convocation. Il vous en faudra pour l'enregistrement. Il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, conseils, productions et le travail du procureur. Il vous en faudra pour les consultations et plaidoiries des avocats, pour le droit de retirer le dossier et pour les copies, les photocopies conformes avec formule exécutoire. Et le parcmètre qu'il vous faudra payer ! Et l'Urssaf.

Argante. Non, pas l'Urssaf.

Scapin. Il vous en faudra pour le rapport des substituts, pour les épices de conclusion, pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointement, sentences et arrêts, contrôles, signatures et expéditions de leurs clerks, provision d'huissier, défraiement d'officier d'état civil, palmarium de l'avocat sans parler de tous les présents qu'il vous faudra faire. Et qu'on ira en appel, jusqu'en Cour Royale Suprême de Cassation d'Etat ... Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

Argante. Comment ! deux cents pistoles !

Scapin. Oui, vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul en moi-même de tous les frais de la justice, et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents pistoles à votre homme vous en économiserez au moins cinquante, sans compter les soins, les pas et les chagrins que vous vous épargnerez. Quand il n'y aurait à supporter que les sottises que les disent devant tout le monde de méchants plaisants d'avocats, j'aimerais mieux encore donner trois cents pistoles que de plaider.

Argante. Je me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire de moi.

Scapin. Vous ferez ce qu'il vous plaira, mais, si j'étais vous, je fuirais les procès. Pour peu que votre défense devienne une offense, les juges et tous les procureurs, sergents, commissaires, substituts et toute la soldatesque se jetteront dessus votre personne et saisira sous main de justice le peu de votre fortune, s'il vous en restait ...

Argante. Je ne donnerai point deux cents pistoles.

Scapin. Voici l'homme dont il s'agit.

SCAPIN - II, 6 - Silvestre, Argante, Scapin.

Silvestre. Scapin, faites-moi connaître un peu cet Argante, qui est père d'Octave.

Scapin. Pourquoi, Monsieur ?

Silvestre. Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, et faire rompre par justice le mariage de ma sœur.

Scapin. Je ne sais pas s'il a cette pensée ; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez, et il dit que c'est trop.

Silvestre. Par la mort ! par la tête ! par la ventre ! si je le trouve, je le veux échiner, dussé-je être roué tout vif. Qui est cet homme-là ?

Scapin. Ce n'est pas lui, Monsieur, ce n'est pas lui.

Silvestre. N'est-ce point quelqu'un de ses amis ?

Scapin. Non, Monsieur, au contraire, c'est son ennemi capital.

Silvestre. Son ennemi capital ?

Scapin. Oui.

Silvestre. Ah ! parbleu ! j'en suis ravi. Vous êtes ennemi, Monsieur, de ce faquin d'Argante, eh ?

Scapin. Oui, oui, je vous en réponds.

Silvestre. Touchez là, touchez. Je vous donne ma parole, et vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les serments que je saurais faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud fieffé, de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moi.

Scapin. Monsieur, les violences en ce pays-ci ne sont guère souffertes.

Scapin. Il se tiendra sur ses gardes assurément ; et il a des parents, des amis, et des domestiques, dont il se fera un secours contre votre ressentiment.

Silvestre. C'est ce que je demande, morbleu ! c'est ce que je demande. *(Il met l'épée à la main, et pousse de tous les côtés, comme s'il y avait plusieurs personnes devant lui.)* Ah, tête ! ah, ventre ! Que ne le trouvé-je à cette heure avec tout son secours ! Que ne paraît-il à mes yeux au milieu de trente personnes ! Que ne les vois-je fondre sur moi les armes à la main ! Comment, marauds, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi ? Allons, morbleu ! tue, point de quartier. Donnons. Ferme. Poussons. Bon pied, bon œil. Ah ! coquins, ah ! canaille, vous en voulez par là ; je vous en ferai tâter votre souï. Soutenez, marauds, soutenez. Allons. À cette botte. À cette autre. À celle-ci. À celle-là. Comment, vous reculez ? Pied ferme, morbleu ! pied ferme.

Scapin. Hé bien, vous voyez combien de personnes tuées pour deux cents pistoles. Oh sus ! je vous souhaite une bonne fortune.

Argante, *tout tremblant.* Scapin.

Scapin. Plaît-il ?

Argante. Je me résous à donner les deux cents pistoles.

Scapin. J'en suis ravi, pour l'amour de vous.

Argante. Allons le trouver, je les ai sur moi.

Scapin. Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas pour votre honneur que vous paraissiez là, après avoir passé ici pour autre que ce que vous êtes ; et de plus, je craindrais qu'en vous faisant connaître, il n'allât s'aviser de vous demander davantage.

Argante. Oui ; mais j'aurais été bien aise de voir comme je donne mon argent.

Scapin. Est-ce que vous vous défiez de moi ?

Argante. Non pas, mais...

Scapin. Parbleu, Monsieur, je suis un fourbe, ou je suis honnête homme : c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrais vous tromper, et que dans tout ceci j'ai d'autre intérêt que le vôtre, et celui de mon maître, à qui vous voulez vous allier ? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.

Argante. Tiens donc.

Scapin. Non, Monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien aise que vous vous serviez de quelque autre.

Argante. Mon Dieu ! tiens.

Scapin. Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que sait-on si je ne veux point vous attraper votre argent ?

Argante. Tiens, te dis-je, ne me fais point contester davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.

Scapin. Laissez-moi faire, il n'a pas affaire à un sot.

Argante. Je vais t'attendre chez moi.

Scapin. Je ne manquerai pas d'y aller.

DOM JUAN - I, 1 - Sganarelle, Gusman.

Sganarelle. Si bien donc, cher Gusman, que Done Elvire, ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est mise en campagne après nous, et son cœur, que mon maître a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée ? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville produise peu de fruit, et que vous eussiez autant gagné à ne bouger de là.

Gusman. Et la raison encore ? Dis-moi, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inspirer une peur d'un si mauvais augure ? Ton maître t'a-t-il ouvert son cœur là-dessus, et t'a-t-il dit qu'il eût pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir ?

Sganarelle. Non pas ; mais, à vue de pays, je connais à peu près le train des choses ; et sans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerais presque que l'affaire va là. Je pourrais peut-être me tromper ; mais enfin, sur de tels sujets, l'expérience m'a pu donner quelques lumières.

Gusman. Quoi ? ce départ si peu prévu serait une infidélité de Dom Juan ? Il pourrait faire cette injure aux chastes feux de Done Elvire ?

Sganarelle. Non, c'est qu'il est jeune encore, et qu'il n'a pas le courage ...

Gusman. Un homme de sa qualité ferait une action si lâche ?

Sganarelle. Eh oui ! sa qualité ! La raison en est belle, et c'est par là qu'il s'empêcherait des choses !

Gusman. Mais les saints nœuds du mariage le tiennent engagé.

Sganarelle. Eh ! mon pauvre Gusman, mon ami, tu ne sais pas encore, crois-moi, quel homme est Dom Juan.

Gusman. Je ne sais pas, de vrai, quel homme il peut être, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie ; et je ne comprends point comment après tant d'amour et tant d'impatience témoignée, tant d'hommages pressants, de vœux, de soupirs et de larmes, tant de lettres passionnées, de protestations ardentes et de serments réitérés, tant de transports enfin et tant d'emportements qu'il a fait paraître, jusqu'à forcer, dans sa passion, l'obstacle sacré d'un couvent, pour mettre Done Elvire en sa puissance, je ne comprends pas, dis-je, comment après tout cela, il aurait le cœur de pouvoir manquer à sa parole.

Sganarelle. Je n'ai pas grande peine à le comprendre, moi ; et si tu connaissais le pèlerin, tu trouverais la chose assez facile pour lui. Je ne dis pas qu'il ait changé de sentiments pour Done Elvire, je n'en ai point de certitude encore : tu sais que, par son ordre, je partis avant lui, et depuis son arrivée il ne m'a point entretenu ; mais, par précaution, je t'apprends, inter nos, que tu vois en Dom Juan, mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne croit ni Ciel, ni Enfer, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable bête brute, un pourceau d'Epicure, un vrai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances qu'on lui peut faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse : crois qu'il aurait plus pour sa passion, et qu'avec elle il aurait encore épousé toi, son chien et son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter ; il ne se sert point d'autres pièges pour attraper les belles, et c'est un épouseur à toutes mains. Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid

pour lui; et si je te disais le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce serait un chapitre à durer jusques au soir.

DOM JUAN - I, 2 - Sganarelle, Dom Juan.

Dom Juan. Quel homme te parlait là ? Il a bien de l'air, ce me semble, du bon Gusman de Done Elvire.

Sganarelle. C'est quelque chose aussi à peu près de cela.

Dom Juan. Quoi ? c'est lui ?

Sganarelle. Lui-même.

Dom Juan. Et depuis quand est-il en cette ville ?

Sganarelle. D'hier au soir.

Dom Juan. Et quel sujet l'amène ?

Sganarelle. Je crois que vous jugez assez ce qui le peut inquiéter.

Dom Juan. Notre départ sans doute ?

Sganarelle. Le bonhomme en est tout mortifié, et m'en demandait le sujet.

Dom Juan. Et quelle réponse as-tu faite ?

Sganarelle. Que vous ne m'en aviez rien dit.

Dom Juan. Mais encore, quelle est ta pensée là-dessus ? Que t'imagines-tu de cette affaire ?

Sganarelle. Moi, je crois, sans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en tête.

Dom Juan. Tu le crois ?

Sganarelle. Oui.

Dom Juan. Ma foi ! tu ne te trompes pas, et je dois t'avouer qu'un autre objet a chassé Elvire de ma pensée.

Sganarelle. Eh mon Dieu ! je sais mon Dom Juan - sur le bout du doigt, et connais votre cœur pour le plus grand coureur du monde : il se plaît à se promener de liens en liens, et n'aime guère à demeurer en place.

Dom Juan. Et ne trouves-tu pas, dis-moi, que j'ai raison d'en user de la sorte ?

Sganarelle. Eh ! Monsieur.

Dom Juan. Quoi ? Parle.

Sganarelle. Assurément que vous avez raison, si vous le voulez; on ne peut pas aller là contre. Mais si vous ne le vouliez pas, ce serait peut-être une autre affaire.

Dom Juan. Eh bien ! je te donne la liberté de parler et de me dire tes sentiments.

Sganarelle. En ce cas, Monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

Dom Juan. Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux !

Sganarelle. Mais, Monsieur, cela serait-il de la permission que vous m'avez donnée, si je vous disais que je suis tant soit peu scandalisé de la vie que vous menez ?

Dom Juan. Comment ? quelle vie est-ce que je mène ?

Sganarelle. Fort bonne. Mais, par exemple, de vous voir tous les mois vous marier comme vous faites...

Dom Juan. Y a-t-il rien de plus agréable ?

Sganarelle. Il est vrai, je conçois que cela est fort agréable et fort divertissant, et je m'en accommoderais assez, moi, s'il n'y avait point de mal; mais, Monsieur, se jouer ainsi d'un mystère sacré, et ...

Dom Juan. Va, va, c'est une affaire entre le Ciel et moi, et nous la démêlerons bien ensemble, sans que tu t'en mettes en peine.

Sganarelle. Ma foi ! Monsieur, j'ai toujours ouï dire que c'est une méchante raillerie que de se railler du Ciel, et que les libertins ne font jamais une bonne fin.

Dom Juan. Holà ! maître sot, vous savez que je vous ai dit que je n'aime pas les faiseurs de remontrances.

Sganarelle. Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde. Vous savez ce que vous faites, vous; et si vous ne croyez rien, vous avez vos raisons; mais il y a de certains petits impertinents dans le monde, qui sont libertins sans savoir pourquoi, qui font des esprits forts, parce qu'ils croient que cela leur sied bien; et si j'avais un maître comme cela, je lui dirais fort nettement, le regardant en face : " Osez-vous bien ainsi vous jouer au Ciel, et ne tremblez-vous point de vous moquer comme vous faites des choses les plus saintes ? C'est bien à vous, petit ver de terre, petit mirmidon que vous êtes (je parle au maître que j'ai dit), c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie ce que tous les hommes révèrent ? Pensez-vous que pour être de qualité, pour avoir une perruque blonde et bien frisée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré, et des rubans couleur de feu (ce n'est pas à vous que je parle, c'est à l'autre), pensez-vous, dis-je, que vous en soyez plus habile homme, que tout vous soit permis, et qu'on n'ose vous dire vos vérités ? Apprenez de moi, qui suis votre valet, que le Ciel punit tôt ou tard les impies, qu'une méchante vie amène une méchante mort, et que ... "

L'ÎLE DES ESCLAVES

Trivelin. Quand nos pères, irrités de la cruauté de leurs maîtres, quittèrent la Grèce et vinrent s'établir ici, dans le ressentiment des outrages qu'ils avaient reçus de leurs patrons, la première loi qu'ils y firent fut d'ôter la vie à tous les maîtres que le hasard ou le naufrage conduirait dans leur île, et conséquemment de rendre la liberté à tous les esclaves : la vengeance avait dicté cette loi ; vingt ans après, la raison l'abolit, et en dicta une plus douce. Nous ne nous vengeons plus de vous, nous vous corrigeons ; ce n'est plus votre vie que nous poursuivons, c'est la barbarie de vos cœurs que nous voulons détruire ; nous vous jetons dans l'esclavage pour vous rendre sensibles aux maux qu'on y éprouve ; nous vous humilions, afin que, nous trouvant superbes, vous vous reprochiez de l'avoir été. Votre esclavage, ou plutôt votre cours d'humanité, dure trois ans, au bout desquels on vous renvoie, si vos maîtres sont contents de vos progrès ; et si vous ne devenez pas meilleurs, nous vous retenons par charité pour les nouveaux malheureux que vous iriez faire encore ailleurs, et par bonté pour vous, nous vous marions avec une de nos citoyennes.

Ce sont là nos lois à cet égard ; mettez à profit leur rigueur salutaire, remerciez le sort qui vous conduit ici, il vous remet en nos mains, durs, injustes et superbes ; vous voilà en mauvais état, nous entreprenons de vous guérir ; vous êtes moins nos esclaves que nos malades, et nous ne prenons

que trois ans pour vous rendre sains, c'est-à-dire humains, raisonnables et généreux pour toute votre vie.

Venons maintenant à l'examen de son caractère : il est nécessaire que vous m'en donniez un portrait, qui se doit faire devant la personne qu'on peint, afin qu'elle se connaisse, qu'elle rougisse de ses ridicules, si elle en a, et qu'elle se corrige. Nous avons là de bonnes intentions, comme vous voyez. Allons, commençons.

Cléanthis. Oh que cela est bien inventé ! Allons, me voilà prête ; interrogez-moi, je suis dans mon fort.

Trivelin. Vaine, minaudente et coquette, voilà d'abord à peu près sur quoi je vais vous interroger au hasard. Cela la regarde-t-il ?

Cléanthis. Vaine minaudente et coquette, si cela la regarde ? Eh voilà ma chère maîtresse ; cela lui ressemble comme son visage.

Trivelin. Détaillons un peu cela. En quoi donc, par exemple, lui trouvez-vous les défauts dont nous parlons ?

Cléanthis. En quoi ? partout, à toute heure, en tous lieux ; je vous ai dit de m'interroger ; mais par où commencer ? je n'en sais rien, je m'y perds. Il y a tant de choses, j'en ai tant vu, tant remarqué de toutes les espèces, que cela me brouille. Madame se tait, Madame parle ; elle regarde, elle est triste, elle est gaie : silence, discours, regards, tristesse et joie, c'est tout un, il n'y a que la couleur de différente ; c'est vanité muette, contente ou fâchée ; c'est coquetterie babillarde, jalouse ou curieuse ; c'est Madame, toujours vaine ou coquette, l'un après l'autre, ou tous les deux à la fois : voilà ce que c'est, voilà par où je débute, rien que cela.

Madame se lève ; a-t-elle bien dormi, le sommeil l'a-t-il rendu belle, se sent-elle du vif, du sémillant dans les yeux ? vite sur les armes ; la journée sera glorieuse. Qu'on m'habille ! Madame verra du monde aujourd'hui ; elle ira aux spectacles, aux promenades, aux assemblées ; son visage peut se manifester, peut soutenir le grand jour, il fera plaisir à voir, il n'y a qu'à le promener hardiment, il est en état, il n'y a rien à craindre.

Madame, au contraire, a-t-elle mal reposé ? Ah qu'on m'apporte un miroir ; comme me voilà faite que je suis mal bâtie ! Cependant on se mire, on éprouve son visage de toutes les façons, rien ne réussit ; des yeux battus, un teint fatigué ; voilà qui est fini, il faut envelopper ce visage-là, nous n'aurons que du négligé, Madame ne verra personne aujourd'hui, pas même le jour, si elle peut ; du moins fera-t-il sombre dans la chambre. Cependant il vient compagnie, on entre : que va-t-on penser du visage de Madame ? on croira qu'elle enlaidit : donnera-t-elle ce plaisir-là à ses bonnes amies ? Non, il y a remède à tout : vous allez voir. Comment vous portez-vous, Madame ? Très mal, Madame ; j'ai perdu le sommeil ; il y a huit jours que je n'ai fermé l'œil ; je n'ose pas me montrer, je fais peur. Et cela veut dire : Messieurs, figurez-vous que ce n'est point moi, au moins ; ne me regardez pas, remettez à me voir ; ne me jugez pas aujourd'hui ; attendez que j'aie dormi.

J'entendais tout cela, moi, car nous autres esclaves, nous sommes doués contre nos maîtres d'une pénétration !... Oh ! ce sont de pauvres gens pour nous.

Vous souvenez-vous d'un soir où vous étiez avec ce cavalier si bien fait ? j'étais dans la chambre ; vous vous entreteniez bas ; mais j'ai l'oreille fine : vous vouliez lui plaire sans faire semblant de rien ; vous parliez d'une femme qu'il voyait souvent. Cette femme-là est aimable, disiez-vous ; elle a les

yeux petits, mais très doux ; et là-dessus vous ouvriez les vôtres, vous vous donniez des tons, des gestes de tête, de petites contorsions, des vivacités. Je riais. Vous réussîtes pourtant, le cavalier s'y prit ; il vous offrit son cœur. À moi ? lui dites-vous. Oui, Madame, à vous-même, à tout ce qu'il y a de plus aimable au monde. Continuez, folâtre, continuez, dites-vous, en ôtant vos gants sous prétexte de m'en demander d'autres. Mais vous avez la main belle ; il la vit ; il la prit, il la baisa ; cela anima sa déclaration ; et c'était là les gants que vous demandiez. Eh bien ! y suis-je ?

Trivelin. En voilà donc assez pour à présent.

Cléanthis. Écoutez, écoutez, voici le plus plaisant. Un jour qu'elle pouvait m'entendre, et qu'elle croyait que je ne m'en doutais pas, je parlais d'elle, et je dis : Oh ! pour cela il faut l'avouer, Madame est une des plus belles femmes du monde. Que de bontés, pendant huit jours, ce petit mot-là ne me valut-il pas ! J'essayai en pareille occasion de dire que Madame était une femme très raisonnable : oh ! je n'eus rien, cela ne prit point ; et c'était bien fait, car je la flattais.

Trivelin. Cela suffit, Euphrosine.

Cléanthis. J'allais parler des vapeurs de mignardise auxquelles Madame est sujette à la moindre odeur. Elle ne sait pas qu'un jour je mis à son insu des fleurs dans la ruelle de son lit pour voir ce qu'il en serait. J'attendais une vapeur, elle est encore à venir. Le lendemain, en compagnie, une rose parut ; cra ! la vapeur arrive.

Trivelin. Promenez-vous un moment à quelques pas de nous, parce que j'ai quelque chose à lui dire ; elle ira vous rejoindre ensuite.

Cléanthis. Recommandez-lui d'être docile au moins. Adieu, notre bon ami ; je vous ai diverti, j'en suis bien aise. Une autre fois je vous dirai comme quoi Madame s'abstient souvent de mettre de beaux habits, pour en mettre un négligé qui lui marque tendrement la taille. C'est encore une finesse que cet habit-là ; on dirait qu'une femme qui le met ne se soucie pas de paraître, mais à d'autre ! on s'y ramasse dans un corset appétissant, on y montre sa bonne façon naturelle ; on y dit aux gens : Regardez mes grâces, elles sont à moi, celles-là ; et d'un autre côté on veut leur dire aussi : Voyez comme je m'habille, quelle simplicité ! il n'y a point de coquetterie dans mon fait.

FEYDEAU : On purge bébé, I : Follavoine, puis Rose

Au lever du rideau. Follavoine, penché sur sa table de travail, la jambe gauche repliée sur son fauteuil de bureau, la croupe sur le bras du fauteuil, compulse son dictionnaire.

Follavoine, son dictionnaire ouvert devant lui sur la table. Voyons : "Iles Hébrides ?... Iles Hébrides ?... Iles Hébrides ?..." (On frappe à la porte. Sans relever la tête et avec humeur.) Zut ! entrez ! (À Rose qui paraît.) Quoi ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Rose, arrivant du pan coupé de gauche. C'est Madame qui demande Monsieur.

Follavoine, se replongeant dans son dictionnaire et avec brusquerie. Eh ! bien, qu'elle vienne !... Si elle a à me parler, elle sait où je suis.

Rose, qui est descendue jusqu'au milieu de la scène. Madame est occupée dans son cabinet de toilette ; elle ne peut pas se déranger.

EN ATTENDANT GODOU

Follavoine. Vraiment ? Eh bien, moi non plus ! Je regrette ! je travaille.

Rose, avec indifférence. Bien, Monsieur.

Elle fait mine de remonter.

Follavoine, relevant la tête, sans lâcher son dictionnaire. Sur le même ton brusque. D'abord, quoi ? Qu'est-ce qu'elle me veut ?

Rose, qui s'est arrêtée à l'interpellation de Follavoine. Je ne sais pas, Monsieur.

Follavoine. Eh ! bien, allez lui demander !

Rose. Oui, Monsieur,

Elle remonte.

Follavoine. C'est vrai ça !... *(Rappelant Rose au moment où elle va sortir.)* Au fait, dites donc, vous...

Rose, redescendant. Monsieur ?

Follavoine. Par hasard, les... les Hébrides... ?

Rose, qui ne comprend pas. Comment ?

Follavoine. Les Hébrides ?... Vous ne savez pas où c'est ?

Rose, ahurie. Les Hébrides ?

Follavoine. Oui.

Rose. Ah ! non !... non !... *(Comme pour se justifier.)* C'est pas moi qui range ici !... c'est Madame.

Follavoine, se redressant en refermant son dictionnaire sur son index de façon à ne pas perdre la page. Quoi ! quoi, "qui range" ! les Hébrides !... des îles ! bougre d'ignare !... de la terre entourée d'eau... vous ne savez pas ce que c'est ?

Rose, ouvrant de grands yeux. De la terre entourée d'eau ?

Follavoine. Oui ! de la terre entourée d'eau, comment ça s'appelle ?

Rose. De la boue ?

Follavoine, haussant les épaules. Mais non, pas de la boue ? C'est de la boue quand il n'y a pas beaucoup de terre et pas beaucoup d'eau ; mais, quand il y a beaucoup de terre et beaucoup d'eau, ça s'appelle des îles !

Rose, abrutie. Ah ?

Follavoine. Eh ! bien, les Hébrides, c'est ça ! c'est des îles ! par conséquent, c'est pas dans l'appartement.

Rose, voulant avoir compris. Ah ! oui !... c'est dehors !

Follavoine, haussant les épaules. Naturellement ! c'est dehors.

Rose. Ah ! ben, non ! non je les ai pas vues.

Follavoine, quittant son bureau et poussant familièrement Rose vers la porte pan coupé. Oui, bon, merci, ça va bien !

Rose, comme pour se justifier. Y a pas longtemps que je suis à Paris, n'est-ce pas... ?

Follavoine. Oui !... oui, oui !

Rose. Et je sors si peu !

Follavoine. Oui ! ça va bien ! allez... Allez retrouver Mme.

Rose. Oui, Monsieur !

Elle sort.

Follavoine. Elle ne sait rien cette fille ! Rien ! qu'est-ce qu'on lui a appris à l'école ? *(Redescendant jusque devant la table contre laquelle il s'adosse.)* "C'est pas elle qui a rangé les Hébrides" ! Je te crois, parbleu ! *(Se replongeant dans son dictionnaire.)* "Z'Hébrides... Z'Hébrides..." *(Au public.)* C'est extraordinaire ! je trouve zèbre, zébré, zébrure, zébu !... Mais de Zhébrides, pas plus que dans mon œil ! Si ça y était, ce serait entre zébré et zébrure. On ne trouve rien dans ce dictionnaire !

Un cri terrible retentit, tout proche. Entrent Pozzo et Lucky. Celui-là dirige celui-ci au moyen d'une corde passée autour du cou, de sorte qu'on ne voit d'abord que Lucky suivi de la corde, assez longue pour qu'il puisse arriver au milieu du plateau avant que Pozzo débouche de la coulisse. Lucky porte une lourde valise, un siège pliant, un panier à provisions et un manteau (sur le bras) ; Pozzo un fouet.

Pozzo (en coulisse). - Plus vite ! *(Bruit de fouet. Pozzo paraît. Ils traversent la scène. Lucky sort. Pozzo s'arrête. La corde se tend. Pozzo tire violemment dessus.)* Arrière ! *(Bruit de chute. C'est Lucky qui tombe avec tout son chargement. Pozzo tire sur la corde.)* Debout ! *(Un temps.)* Chaque fois qu'il tombe il s'endort. *(Il tire sur la corde.)* Debout, charogne ! *(Bruit de Lucky qui se relève et ramasse ses affaires. Pozzo tire sur la corde.)* Arrière ! *(Lucky entre à reculons.)* Arrêt ! *(Lucky s'arrête.)* Tourne ! *(Lucky se retourne. Aux spectateurs, affablement.)* Mes amis, je suis heureux de vous avoir rencontrés. *(Devant leur expression incrédule.)* Mais oui, sincèrement heureux. *(Il tire sur la corde.)* Plus près ! *(Lucky avance.)* Arrêt ! *(Lucky s'arrête. Aux spectateurs.)* Voyez-vous, la route est longue quand on chemine tout seul pendant... *(il regarde sa montre)...* pendant *(il calcule)* ... six heures, oui, c'est bien ça, six heures à la file, sans rencontrer âme qui vive. *(À Lucky.)* Manteau ! *(Lucky dépose la valise, avance, donne le manteau, recule, reprend la valise.)* Tiens ça *(Pozzo lui tend le fouet, Lucky avance et, n'ayant plus de mains, se penche et prend le fouet entre ses dents, puis recule. Pozzo commence à mettre son manteau, s'arrête.)* Manteau ! *(Lucky dépose tout, avance, aide Pozzo à mettre son manteau, recule, reprend tout.)* Le fond de l'air est frais. *(Il finit de boutonner son manteau, se penche, s'inspecte, se relève.)* Fouet ! *(Lucky avance, se penche, Pozzo lui arrache le fouet de la bouche, Lucky recule.)* Voyez-vous, mes amis, je ne peux me passer longtemps de la société de mes semblables, *(il regarde les deux semblables)* même quand ils ne me ressemblent qu'imparfaitement. *(À Lucky.)* Pliant ! *(Lucky dépose valise et panier, avance, ouvre le pliant, le pose par terre, recule, reprend valise et panier. Pozzo regarde le pliant.)* Plus près ! *(Lucky dépose valise et panier, avance, déplace le pliant, recule, reprend valise et panier. Pozzo s'assied, pose le bout de son fouet contre la poitrine de Lucky et pousse.)* Arrière ! *(Lucky recule.)* Encore ! *(Lucky recule encore.)* Arrêt ! *(Lucky s'arrête. Aux spectateurs.)* C'est pourquoi, avec votre permission, je m'en vais rester un moment auprès de vous, avant de m'aventurer plus avant. *(À Lucky.)* Panier ! *(Lucky avance, donne le panier, recule.)* Le grand air, ça creuse. *(Il ouvre le panier, en retire un morceau de poulet, un morceau de pain et une bouteille de vin. À Lucky.)* Panier ! *(Lucky avance, prend le panier, recule, s'immobilise.)* Plus loin ! *(Lucky recule.)* Là ! *(Lucky s'arrête.)* Il pue. *(Il boit une rasade à même le goulot.)* À la bonne nôtre. *(Il dépose la bouteille et se met à manger. Silence. Pozzo qui, ayant fini de manger, s'essuie la bouche du revers de la main. Il sort sa pipe et commence à la bourrer. Pozzo frotte une allumette et commence à allumer sa pipe.)* Panier ! *(Lucky ne bougeant pas, Pozzo jette l'allumette avec emportement et tire sur la corde.)* Panier ! *(Lucky manque de tomber, revient à lui, avance, met la bouteille dans le panier, retourne à sa place, reprend son attitude. Pozzo frotte une seconde allumette et allume sa pipe. Il aspire une bouffée, allonge les jambes.)* Ah ! ça va mieux. C'est pourtant bizarre. C'est bien la première fois qu'il me refuse un os. *(Il regarde Lucky avec inquiétude.)* J'espère qu'il ne va pas me faire la blague de tomber malade. *(Il tire sur sa pipe.)*

LE PÉDANT JOUÉ (II, 4) - Corbineli, Granger

Corbineli. O Ciel ! ô disgrâce imprévue ! ô misérable père !
Pauvre Monsieur Géronte...euh ... Granger, que feras-tu ?

Granger. Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé ?

Corbineli. N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le
Monsieur Granger ?

Granger. Qu'y a-t-il, Corbineli ?

Corbineli. Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette
infortune ?

Granger. Qu'est-ce qu'il y a ?

Corbineli. En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

Granger. Me voici.

Corbineli. Il doit être caché en quelque endroit qu'on ne puisse
point deviner.

Granger. Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas ?

Corbineli. Ah ! Monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

Granger. ça fait une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que
c'est donc qu'il y a ?

Corbineli. Monsieur...

Granger. Quoi ?

Corbineli. Monsieur, votre fils ...

Granger. Quoi, mon fils ?

Corbineli. Non, ne pleurez pas, Monsieur, vous me feriez rire.

Granger. Hé bien ?

Corbineli. Hélas ! tout est perdu, votre fils est mort.

Granger. Mon Fils est mort ! Es-tu hors du sens ?

Corbineli. Non, je parle sérieusement : Votre fils, à la vérité n'est
pas mort, mais il est entre les mains des Trucs.

Granger. Entre les mains des Trucs ? Soutiens-moi, je suis mort.

Corbineli. Non

Granger. Si, si

Corbineli. Nous cherchions un bateau pour traverser de la porte
de Nesles au Quai de l'École...

Granger. Et qu'allais-tu faire à l'école, Baudet ?

Corbineli. Quérir des fagots. Mon Maître s'étant souvenu du
commandement que vous lui avez fait, d'acheter quelque
bagatelle qui fut rare à Venise, et de peu de valeur à Paris,
pour en régaler son oncle. C'est alors qu'il est tombé dans
une disgrâce la plus étrange du monde.

Granger. Et quelle ?

Corbineli. Nous sommes allés sur le port. Là, entre autres
choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère truque la
mieux équipée du monde. Un jeune Truc de bonne mine
nous a invités d'y entrer et nous a tendu la main. Nous y
avons passé. Il nous a fait mille civilités. Il nous a donné la
collation. Et nous avons mangé des fruits les plus excellents
qui se puissent voir, et bu un vin... Mais un vin ... le meilleur
du monde.

Granger. Hé ! de par le Cornet retors de Triton Dieu Marin qu'y a-
t-il de si affligeant à tout cela ?

Corbineli. Attendez, Monsieur, on y arrive. Donc, on était en train
de manger, il a fait mettre la galère en mer, et, se voyant
éloigné du port, ces écumeurs impitoyables se sont mis en
tête de nous touiller s'il ne se rachetait par de l'argent.

Granger. Ah ! les misérables ! c'était pour lui faire peur.

Corbineli. Mon Maître ne m'a jamais pu dire autre chose, que :
"Va-t'en trouver mon Père, et dis-lui "... Ses larmes aussitôt
suffoquant sa parole, m'ont bien mieux expliqué qu'il n'eut su
faire, les tendresses qu'il a pour vous..."

Granger. Que Diable allez faire aussi dans la Galère d'un Truc ?
"Perge."

Corbineli. Je me jette alors aux genoux du plus vieux : « Hé !
Monsieur le Truc, que je lui ai dit, permettez-moi d'aller
avertir son père; qui vous enverra tout à l'heure sa rançon. »

Granger. Tu ne devais pas parler de rançon. Il ne faut jamais
parler de rançon. Il se sera moqué de toi.

Corbineli. Au contraire, à ce mot, il a un peu rasséréiné sa face.
"va, m'a-t-il dit, mais si tu n'es pas de retour ici dans un
moment, j'irai prendre ton maître dans son collège, et vous
étranglerai tous trois aux antennes de notre navire. »
Alors, moi, je me suis jeté dans une barque, et j'avais tant
fait cahin-caha, que me voilà, pour vous avertir que, si vous
ne lui envoyez par moi tout à l'heure cinq cents écus, il va
nous emmener votre fils en Alger.

Granger. Cinq cents écus !

Corbineli. Oui, Monsieur. Et, pour cela, il ne m'a donné que deux
heures.

Granger. Ah ! le pendard de Truc ! m'assassiner de cette
manière !

Corbineli. C'est à vous, Monsieur, de penser à sauver des fers
un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

Granger. Qui ça ?

Corbineli. Charlot.

Granger. Que Diable aller faire dans la Galère d'un Truc ? Mais
penses-tu qu'il soit bien résolu d'aller à Venise ?

Corbineli. Il ne respire autre chose.

Granger. Le mal n'est donc pas sans remède. Corbineli, donne-
moi le réceptacle des instruments de l'Immortalité.

Corbineli. Hein ?

Granger. "Scriptorium, scilicet».

Corbineli. Comment ?

Granger. Enfin quoi, une table.

Corbineli. Que désirez-vous en faire ?

Granger. Écrire une Lettre à ces Trucs.

Corbineli. "Très chers trucs..." Touchant quoi ?

Granger. Qu'ils me renvoient mon fils, parce que j'en ai affaire.
Qu'au reste ils doivent excuser la jeunesse qui est sujette à
beaucoup de fautes.

Corbineli. Il n'y a plus de jeunesse.

Granger. Dis-leur que s'il lui arrive une autre fois de se laisser
prendre, je leur promets, foi de Docteur, de ne leur en plus
obtordre la faculté auditive.

Corbineli. Là, ils ne comprendront rien.

Granger. Va-t'en, Corbineli, va dire à ces Trucs que je vais
envoyer la justice après eux.

Corbineli. La police en peine mer ! Vous n'y pensez pas ?

Granger. Mais que diable, que diable allait-il faire dans cette
galère ?

Corbineli. Une méchante destinée conduit quelquefois les
personnes.

Granger. Mon Dieu, faut-il que je sois ruiné à l'âge où je suis. Ha,
malheureuse géniture, tu me coûtes plus d'or que tu n'en
pèse. Dans la galère d'un truc... Va-t'en donc dire à ce Truc,

de ma part, que le premier des leurs qui tombera entre mes mains, je le renvoie pour rien.

Corbineli. Cela s'appelle dormir les yeux ouverts.

Granger. Ah ! que diable aller faire dans cette galère ! Il faut, Corbineli, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

Corbineli. Sir, yes, Sir !

Granger. Va dire à ce Truc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mettes à sa place jusqu'à ce que j'aie amassé l'argent qu'il demande.

Corbineli. Monsieur, pensez-vous que ce Truc a si peu de jugeote pour recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils ?

Granger. Que diable allait-il faire dans cette galère ?

Corbineli. Il ne devinait pas ce malheur. Songez, Monsieur, qu'il ne m'a laissé que deux heures.

Granger. Tu dis qu'il demande...

Corbineli. Cinq cents brouzoufs.

Granger. Cinq cents écus ! N'a-t-il point de conscience ?

Corbineli. Vraiment oui, de la conscience à un Truc !

Granger. Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus ?

Corbineli. Oui, Monsieur, il m'a dit que c'était mille cinq cents dollars.

Granger. Croit-il, le traître, que mille cinq cents dollars se trouvent dans le pas d'un poney du Connemara ?

Corbineli. Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

Granger. Mais que diable allait-il faire à cette galère ?

Corbineli. Il est vrai ; mais quoi ! on ne prévoyait pas les choses. De grâce, Monsieur, dépêchez.

Granger. Tiens Corbineli, tu prendras le pourpoint découpé que quitta feu mon père l'année de la grande canicule. Tu iras le vendre au marché. Paye la rançon, et tu donneras le reste à des œuvres charitables. (*à lui-même*) Dans la galère d'un Truc !

Corbineli. Monsieur ! Je n'aurai pas cent balles de tout ce que vous dites ; et il faut cinq cents brouzoufs pour sa rançon.

Granger. Cinq cents écus ! Ah mon fils, j'aurais donné ma vie pour sauver la tienne ! Corbineli, va-t'en dire à mon fils qu'il se laisse pendre.

Corbineli. Mademoiselle Genevot n'était pas trop sotte, quand elle disait tantôt qu'elle refusait de vous épouser, sur ce que l'on l'assurait que si elle était esclave en Truquie vous seriez capable de l'y laisser. Comme votre fils.

Granger. Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?

Corbineli. Oh ! que de temps perdu ! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous risquez de perdre votre fils.

Granger. Qui ça ?

Corbineli se met à genoux. Il se bat la coulpe. Derrière, Granger vient et l'imite.

Corbineli. Charlot ! Hélas ! mon pauvre petit-maître, peut-être que je ne te verrai jamais, et qu'à l'heure où je parle, on t'emmène esclave en Truquie ! Mais il ne sera pas dit je n'ai pas fait pour toi tout ce que j'ai pu, et que si tu n'es pas racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amour d'un père.

Granger. Attends, Corbineli, je m'en vais chercher cette somme.

Corbineli. Dépêchez-vous donc vite, Monsieur, j'ai peur que l'heure ne sonne.

Granger. C'est bien cinquante écus qu'il demande ?

Corbineli. Nut.

Granger. Cent écus ?

Corbineli. Nut. Nut.

Granger. Cinq cents écus ?

Corbineli. Gagné !

Granger. Que diable allait-il faire dans cette galère ?

Corbineli. Vous avez raison. Mais hâtez-vous.

Granger. Aller sans dessein dans une galère !

Corbineli. Cela est vrai. Mais faites promptement.

Granger. Que diable aller faire dans la galère d'un Truc !

Corbineli. Cette galère lui tient au cœur.

Granger. Tiens, je ne me souvenais pas que je venais justement de recevoir cette somme en or liquide.

Corbineli. Ben, tiens.

Granger. Et je ne croyais pas qu'elle dût m'être sitôt enlevée. Tiens ! Va-t'en racheter mon fils.

Corbineli. Oui, Monsieur.

Granger. Mais dis à ce Truc que c'est un scélérat.

Corbineli. Oui.

Granger. Un bachi-bouzouk.

Corbineli. Oui.

Granger. Un moule-à-gaufres.

Corbineli. Laissez-moi faire.

Granger. Un tonnerre de Brest. Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit.

Corbineli. Oui.

Granger. Que je ne les lui donne ni à la mort ni à la vie.

Corbineli. Fort bien.

Granger. Et que, si jamais je l'attrape ...

Corbineli. Oui.

Granger. Va, va vite et ramène-moi mon fils chéri et adoré, que j'aime tant.

Corbineli. Monsieur.

Granger. Oui ?

Corbineli. Et l'argent ?

Granger. Mais, je te l'ai donné !

Corbineli. Non.

Granger. Non ? Dans la poche ? Je l'ai remis dans la popoche ?

Corbineli. Oui.

Granger. Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

Corbineli. Je vois bien ça.

Granger. S'en aller dans la galère d'un Truc ! Et qu'y faire, de par tous les diables, dans cette galère ! Galère, galère, tu mets bien ma bourse aux galères.